Auteurs : Hervé Zénouda, **Franck Renucci**, laboratoire I3M (zenouda@univ-tln.fr**,** renucci@univ-tln.fr)

Détournement du langage et industrialisation du sacré : l'exemple du mouvement « la Kabbale »

The diversion of language and the industrialization of the sacred: the example of "Kabbalah" movement

« Publier les oeuvres maîtresses de l'ancienne littérature cabalistique est la meilleure garantie de son secret » (Gershom Scholem, *Dix propositions anhistoriques sur la cabale* in Biale, 2001, p.253)
« On peut garder le nom quand la chose a été secrètement changée » (Guy-Ernest Debord, 1992, p.42)

Résumé :
Dans le dévoiement de la tradition mystique de la Kabbale hébraïque traditionnelle par le mouvement new age appelé « La Kabbale », le détournement du langage joue un rôle central. L'utilisation d'un même terme pour désigner des réalités différentes, voire opposées, en est la caractéristique principale. Cette manipulation de concepts - fondée sur quelques procédés récurrents comme la simplification extrême, la mise hors contexte (culturel, religieux, historique…), la réification de processus dynamiques - nous semble être la marque d'une industrialisation du champ de la communication religieuse.

Summary :
In the corruption of the mystical tradition of the traditional Hebrew Kabbalah by the New Age movement called "Kabbalah", diversion of language plays a key role. The use of the same term for different things, even opposite, is the main feature. This manipulation of concepts - based on few recurring methods such as extreme simplification, decommissioning context (cultural, religious, historical ...), the reification of dynamic processes - appears to be the hallmark of industrialization of the field of religious communication.

Mots clés : Kabbale, mystique juive, industrialisation, sacré, communication, langage.

Keywords: Kabbalah, Jewish mysticism, industrialization, sacred, communication, language.

Le mouvement appelé « La Kabbale », connu pour ses succès auprès des vedettes du monde du spectacle, propose, dans une approche prosélyte, de divulguer au plus grand nombre un enseignement se référant à la tradition mystique de la Kabbale[1] hébraïque. Nous avons utilisé les guillemets pour nommer ce mouvement - lié à la « nouvelle religiosité » new age – que nous analyserons comme un dévoiement d'une approche mystique traditionnelle. Cet article cherche à souligner le rôle du détournement du langage dans ce processus de dévoiement. L'utilisation d'un même terme pour désigner des réalités différentes, voire opposées, en est la caractéristique majeure. Dans cette manipulation de concepts - fondée sur quelques procédés récurrents comme la simplification extrême, la mise hors contexte (culturel, religieux, historique…), la réification de processus dynamiques - nous voyons la marque d'une industrialisation du champ de la communication religieuse. Pour étayer cette hypothèse, nous chercherons à mettre en évidence le discours et la méthode de « la Kabbale », à montrer ce qui les différencie de l'approche traditionnelle, et ce, à partir de deux vidéos de vulgarisation trouvables sur leur site internet. Nous pointerons ainsi les termes et les procédés utilisés dans ce contexte de large diffusion. En contrepoint, nous aborderons la relation particulière au langage qu'entretient la mystique juive, ainsi que ses méthodes d'herméneutique traditionnelles. Dans cet écart créé par ces approches antinomiques apparaîtra la question des possibilités de communication de l'expérience religieuse et les conditions de sa vulgarisation.

Il est important, dans un premier temps, de situer le mouvement « la Kabbale » dans son rapport aux différents courants de la mystique juive traditionnelle. Cette brève perspective historique nous montrera que ce *dévoiement* dans une logique industrielle et marchande s'inscrit dans un mouvement plus général de *dévoilement* progressif de la Kabbale au siècle dernier.

Dévoilement progressif de la Kabbale hébraïque au vingtième siècle

La Kabbale, l'enseignement mystique du judaïsme, est traditionnellement présentée comme la loi orale et secrète accompagnant la loi écrite donnée à Moïse sur le mont Sinaï. Si le souffle mystique a toujours cohabité avec la dimension normative de la religion, il a toujours été contenu par une série de règles limitant sa pratique à un cercle d'initiés[2]. Le vingtième siècle a néanmoins vu la Kabbale se diffuser en dehors des cercles religieux orthodoxes et deux penseurs – l'historien et philosophe allemand Gershom Scholem (1897-1982) et le rabbin polonais Yehouda Ashlag (le *Baal Hasoulam*, 1884-1954) – ont joué un rôle central dans cette dynamique.

Gershom Scholem fut le premier à faire entrer l'étude de la mystique juive dans le cadre académique. Il fit de la kabbale un objet d'étude théologique et historique en appliquant une démarche scientifique et universitaire à l'étude de la littérature kabbaliste. Il mit particulièrement en valeur, au cœur du judaïsme, les tensions dialectiques entre les tendances antinomistes et libertaires de la Kabbale et les tendances normatives des docteurs de la loi (Biale, 2001), reconnaissant ainsi toute la vivacité du judaïsme dans sa capacité à maintenir en son sein des courants apparemment contradictoires. Dans son étude sur le faux messie Sabbataï Tsevi (Scholem, 1983), Scholem avance l'idée que, malgré sa dimension ésotérique et par ce que l'on pourrait appeler un mouvement de *désoccultation* progressif, la kabbale

[1] Terme que nous trouvons sous différentes orthographes : avec un « k » ou un « c » », avec un « b » ou deux « b ».

[2] Les plus connues étant : être un homme pieux et pratiquant, connaissant parfaitement les études classiques du judaïsme (Thora, Talmud…), être âgé d'au moins 40 ans, être chef de famille…

eut un impact important dans l'histoire exotérique du peuple juif. Ainsi, à l'événement traumatique de l'expulsion des Juifs d'Espagne (1492), répondrait sur un plan métaphysique la nouvelle Kabbale de Louria (1534-1572). Celle-ci, de son coté, aurait influencée, via son messianisme mystique, le messianisme athée universaliste lié à l'élan d'émancipation des Juifs d'Europe au XXe siècle. Le travail de Scholem facilita l'accès aux textes de la Kabbale à un large public non religieux et à des générations nouvelles de chercheurs.
De son coté, le rabbin Yehouda Ashlag fut le premier Kabbaliste orthodoxe à préconiser une diffusion au plus grand nombre (pour le peuple juif et pour les nations). D'après son enseignement, les temps nouveaux indiquent que le monde est prêt à recevoir la Kabbale. Ainsi, Ashlag incite à une divulgation la plus large possible du livre le *Zohar*[3] via un extraordinaire travail de synthèse de la mystique juive. À la différence de Scholem, qui ne dissocie pas la Kabbale du reste de la pratique religieuse mais à l'inverse la met au cœur de la dynamique du judaïsme, la pensée du rabbin Ashlag permet, même si elle ne le prône pas, d'extraire la Kabbale de son contexte culturel et religieux. Deux générations de disciples suffiront alors pour que Michael Laitman[4] et Philipp Berg[5], utilisant cette brèche, fassent entrer - en créant les deux principales organisations actuelles de « La Kabbale » : *Bnei Baruch* et *The Kabbalah Center* - la Kabbale dans un processus d'industrialisation et de marchandisation qui rentrera en résonance avec la pensée *new age* de l'après seconde guerre mondiale[6]. Cette « nouvelle Kabbale » va ainsi détourner cette dynamique d'ouverture dans un dévoiement amplifié par des techniques industrielles de diffusion massive. Nous trouvons, par exemple, sur le site du mouvement ou sur *You Tube,* de nombreuses vidéos de vulgarisation qui sont remarquables dans leurs conceptions par l'utilisation de techniques d'écriture issues de la communication d'entreprise ou de séries télévisuelles, relativement peu courantes dans le champ de la communication religieuse. Nous proposons, ici, de présenter succinctement deux exemples de ces outils promotionnels.

Présentation des vidéos d'introduction à la Kabbale et au *Zohar*

La première vidéo « What is Kabbalah ? »[7] est de facture très simple : répondant à une question posée par un étudiant en « Kabbale » (« Qu'est l'essence de la sagesse de la Kabbale ?»), l'enseignant[8], détouré sur un fond blanc, explique ce qu'est et n'est pas la Kabbale. Le discours est soutenu par des graphiques et des mots-clés qui donnent à l'ensemble une tonalité proche des discours d'entreprise mis en écran par un logiciel de présentation[9]. La Kabbale est présentée comme une sagesse ancestrale cachée, aujourd'hui dévoilée au profit du plus grand nombre. La

---

[3] Le rabbin Yehouda Ashlag a écrit une large version commentée du « Livre des splendeurs », un des livres principaux de la littérature Kabbaliste.
[4] Michael Laitman (1946-), fondateur de l'Institut de Recherche et d'Enseignement de la Kabbale *Bnei Baruch*, fut le disciple direct du rabbin Baruch Ashlag (Rabash, 1907-1991) fils du « Baal Hasoulam ».
[5] Philipp Berg (1927-), fondateur du *Kabbalah Center*, a été le disciple controversé du rabbin Yehuda Brandwein (1904-1969) disciple direct du « Baal Hasoulam ».
[6] Le terme « new age » est attribué aux écrits d'Alice Bailey (1880-1949), dissidente du mouvement de la théosophie, qui théorisa le nouvel âge spirituel fondé sur l'unité de l'humanité s'appuyant sur un syncrétisme religieux ésotérique et la mise en place d'un gouvernement mondial.
[7] http://www.kabbalah.info/fr/qu-est-ce-que-la-kabbale
[8] Il s'agit ici du compositeur de musique de film Anthony Kosinec, disciple de Michael Laitman (1946-), lui-même disciple de Baruch Ashlag (le Rabash, 1907-1991), fils de Yehoudah Ashlag (le Baal Hasoulam,1884-1954).
[9] Voir le livre de Franck Frommer (Frommer, 2010) ainsi que le détournement de l'artiste Clemens Kogler « Le Grand Content » (http://www.clemenskogler.net/grandcontent).

première opération consiste à isoler la Kabbale de son contexte historique et religieux. Une longue liste est ainsi énoncée de ce que ne serait pas la Kabbale : la Kabbale n'aurait rien à voir avec la religion et le judaïsme en particulier, ni avec le mysticisme ou le spiritualisme. Elle serait plutôt un ensemble de « lois simples comme la gravité », précises, fixes et absolues : une science de causes et d'effets du monde supérieur sur le monde inférieur permettant de découvrir la force agissante qui gouverne le monde. Cette *déliaison* fatale est décrite, comme nous verrons plus loin, par Debord sous le terme de *séparation* et sera appliquée aux principaux concepts de la Kabbale, opération favorisant une forte déperdition du sens. Le deuxième élément à souligner est le désir de s'éloigner de toutes connotations mystiques pour adopter un langage scientiste imprégné de pseudo-rationalité. À la question initiale, la définition donnée est : « Cette sagesse est une séquence de racines qui descendent d'un système de causes et de conséquences selon des règles fixes et déterminées s'entrelaçant dans un but unique décrit comme la révélation de la divinité à ses créatures en ce monde ». Le troisième élément serait une extrême simplicité affichée ; une simplicité qui n'affaiblirait pas le propos mais le renforcerait en lui donnant la marque de l'évidence.

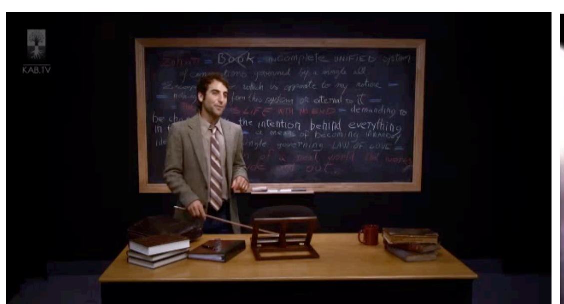


« What is Kabbalah ? »

La seconde vidéo « Enter the Zohar »[10] propose une mise en scène plus sophistiquée : un acteur joue le rôle d'un professeur dans une salle de classe de lycée. La vidéo débute par des bruits de rumeurs et l'entrée de l'enseignant. Une estrade avec un bureau et un tableau noir constitue le décor. Le point de départ du discours est le sentiment d'insatisfaction existentielle de l'aspirant. En misant sur des ruptures de plan et des décalages brusques dans le déplacement spatial de l'acteur, le montage joue sur la discontinuité afin de rendre plus dynamique le discours de l'instructeur. Le livre le *Zohar* est présenté comme la réponse à toutes questions contemporaines, un livre exceptionnel qui fournit une explication structurée et cohérente du monde : le *Zohar* est la structure même de l'univers, un texte codé qui explique les lois logiques qui découlent des relations de causes à effets d'un monde totalement connecté. Pour accentuer la dimension miraculeuse du livre, un halo de lumière apparaît dès que l'instructeur ouvre celui-ci. Cet effet spécial accentue la dimension cinématographique de la vidéo. Un deuxième niveau de narration s'installe alors avec l'utilisation d'images d'archives projetées sur le tableau noir, le timbre de la voix de l'instructeur modifié par une réverbération soutenue, un habillage sonore constitué d'un fond musical continu. L'utilisation de cette iconographie populaire faite d'images d'Epinal, de dessins, voire d'extraits de films, met en exergue le statut mineur du discours proposé ainsi que son éloignement d'une source initiale authentique. On retrouve dans cette vidéo les mêmes éléments que

[10] http://www.youtube.com/watch?v=_HJpXW6tERg

dans la vidéo précédente : discours simpliste, pseudo-rationnel tout en jouant sur la fibre émotionnel, anhistorique tout en se voulant traditionnel, sectateur et anti-religieux. Ainsi, l'instructeur signale que le texte du *Zohar* n'est pas fait pour être compris par l'esprit mais par le cœur et suggère qu'il faut « l'esprit ouvert du bébé » pour le comprendre. Si la dimension ancestrale de la Kabbale est évoquée, c'est pour rapidement conseiller d'oublier l'histoire, car le *Zohar* est fait pour le présent. De même, si le judaïsme est reconnu comme berceau de la Kabbale, c'est pour souligner l'assujettissement de la mystique par le religieux tout au long de l'histoire. Il faudra donc désapprendre les leçons de la religion pour se connecter directement aux forces supérieures éclairées par le *Zohar*. L'instructeur conclut son cours, a contrario d'un des devoirs les plus importants du judaïsme, à savoir : l'étude, par un surprenant : « Don't worry you would not need to study but you gonna learn ».




« Enter the Zohar »

Ces techniques de *simplification*, de *réification* et de *déliaison* nous semblent être la marque d'un processus d'industrialisation que nous allons maintenant essayer d'éclairer.

Industrialisation de la communication du sacré ?

Nous trouvons chez des auteurs comme Guy-Ernest Debord et Jacques Ellul des outils d'analyse de la société industrielle contemporaine que nous pouvons mobiliser ici. Guy Debord, en effet, dans sa théorie du spectacle (Debord, 1967) théorise et critique l'industrialisation de la représentation. Il pointe la substitution d'une réalité « directement » vécue par un ensemble de représentations[11] qui devient, de fait, l'enjeu central, tant politique qu'économique, du pouvoir contemporain. Cet enchâssement de représentations qu'est le « spectacle » produit une perte profonde de réalité qui est la marque de l'existence hyper-moderne (Lipovetsky, 1989). Pour Jacques Ellul (Ellul, 1977), c'est la question de la « Technique » (comme système général unificateur se développant indépendamment de la volonté humaine) qui, plus profondément, explique la nature commune des différents phénomènes (mass-média, industrie, économie, spectacle…), vécus comme différenciés, de la société contemporaine. Les deux auteurs soulignent les caractéristiques de l'industrialisation contemporaine. Debord utilise des termes comme séparation, réification, autonomie[12], éternel changement et présent perpétuel[13], secret, surveillance, mensonge[14]. Ellul recourt, pour sa part, à des termes comme autonomie[15], unité[16],

[11] « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation» (Debord,1967, thèse 1).
[12] autonomie du spectacle.
[13] « La société modernisée jusqu'au stade du spectaculaire intégré se caractérise par l'effet combiné de cinq traits principaux, qui sont : le renouvellement technologique incessant ; la fusion économico-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel. » (Debord, 1988, p. 10).
[14] « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux.» (Debord, 1967, thèse 9).

universalité[17], totalisation[18], auto-croissance[19], progression causale et absence de finalité[20], accélération.

Nous avons vu que le discours de « la Kabbale » s'appuie principalement sur des techniques de *déliaison* et de *réification* : déliaison d'un contexte culturel et religieux – mais surtout déliaison de la langue hébraïque qui, comme nous le montrerons plus loin, est la source même de la pensée de la mystique juive traditionnelle –, *réification* car, coupée du processus créateur, la « Kabbale » n'est capable que de proposer des formules rigides et très générales, des simplifications extrêmes de contenus complexes d'une pensée métaphysique en mouvement. Déliaison et réification permettent le mensonge d'un type tout particulier : quand un terme renvoie à une expérience vécue et n'a de sens que dans les effets cognitifs induits par son rapport à cette expérience, la déliaison et la réification réduisent ce terme en pure information coupée de tout contexte. La chose est remplacée par son *ersatz*, son image, son « spectacle » [21] et finit par être entièrement recouverte par sa représentation, gommant toute trace de l'expérience originale. Cette fixité sémantique et cette simplification permettent d'appliquer d'autant plus facilement des techniques de *merchandising* et de *marketing* à des concepts qui deviennent eux-mêmes des marchandises. Ainsi, « la Kabbale » propose, moyennant finance, une série de cours pré-formatés (des briques de savoir monnayable) se référant à un parcours initiatique supposé. Simplification, déliaison, réification favorisent l'accès à un public toujours plus large puisque sans aucun pré-requis. L'utilisation d'internet permet d'étendre le champ de commercialisation (partout et pour tous les publics) en vendant livres et vidéos sans besoin de démultiplier les enseignants (le suivi des étudiants se faisant par courriels interposés ou vidéo-conférences). Ainsi, un enseignement traditionnel visant une transformation de l'être fondée sur une relation privilégiée de maître à disciple se trouve ici entièrement soumise à des *procédures automatisées*.
À l'opposé de cette approche totalisante, la Kabbale traditionnelle met au cœur de sa pratique un rapport particulier à la langue hébraïque considérée comme langue sacrée qui débouche sur une dynamique d'ouverture interprétative radicale.

Le langage comme communication et comme obstacle
Au-delà de la fonction purement communicationnelle du langage (considéré comme véhicule de transmission d'un contenu sémantique), les méthodes herméneutiques traditionnelles juives s'appuient sur les structures même de l'hébreu, considéré comme langue sacrée, pour produire du sens. La pensée se transmet dans une construction liée à un trajet et à un effort, et non amenée à la compréhension comme consommation immédiate. Le langage est ici à la fois communication, obstacle et outil de pensée mettant en scène une dynamique du montrer/dissimuler cherchant à

---

[15] de la technique.
[16] la technique comme système unificateur de phénomènes paraissant en surface séparés.
[17] « partout et dans tous les domaines » (Ellul, 1977, p.177).
[18] « L'unité cesse d'être un système métaphysique, elle est maintenant donnée, assurée, dans le système technicien » (Ellul, 1977, p.208).
[19] « … tout se passe comme si le système technicien croissait par une force interne, intrinsèque et sans intervention décisive de l'homme » (Ellul, 1977, p.217).
[20] « La technique ne se développe pas en fonction de fins à poursuivre mais en fonction des possibilités déjà existantes de croissance » (Ellul, 1977, p.263).
[21] « Le spectacle en général, comme inversion concrète de la vie, est le mouvement autonome du non-vivant. » (Debord, 1967, p. 1, thèse 2).

stimuler le désir d'aller au-delà du mot[22]. Langage comme communication, car il délivre le sens littéral et constitue le premier niveau de contact avec le lecteur, amenant celui-ci à approfondir le texte ; langage comme obstacle, car il cache les multiples niveaux de lecture et obstrue délibérément le parcours de compréhension du lecteur ; langage comme outil de pensée, puisque de sa structure découlent les principaux outils herméneutiques de la pensée juive. De la profondeur à la surface, quelque chose passe néanmoins, et ceci malgré les obstacles, moins toutefois comme message que comme émanation, comme lueur, qui pourrait être mise en analogie avec la propagation de la chaleur ou celle de l'onde sonore. Le philosophe Jean-Louis Chrétien, dans un tout autre contexte, souligne la différence entre lueur qui mène au secret et lumière qui le fait fuir : « Si la lueur peut être ce qui révèle le secret comme tel, et permet que nous ayons rapport avec lui, la lumière de la révélation est ici ce qui nous soustrait à tout rapport au Dieu caché.» (Chrétien, 1985, p.193). De même, l'énonciation n'est pas ce qui dévoile le secret mais le déploie : « Il n'est cependant pas question du secret ''dans lequel Dieu s'est retiré'', mais du secret dans lequel et par lequel il s'avance, et s'avance vers nous. Le secret n'est pas ce que la manifestation, pour qui la saisit comme telle, abolit, mais au contraire ce que la manifestation ouvre » (Chrétien, 1985, p.28).

L'herméneutique traditionnelle juive, de ce point de vue, possède de nombreux outils pour procéder à ce déploiement du texte (Ouaknin, 1993) :

- la structure consonantique de l'hébreu permet de produire plusieurs sens en modifiant les voyelles associées aux consonnes,
- la structure numérique de l'hébreu permet de relier deux mots de même valeur numérique (et de remplacer l'un par l'autre dans une phrase),
- un rapport non linéaire au temps permet de modifier l'ordre des lettres par la permutation des consonnes (le *TSéRouF*) produisant ainsi de nouveaux mots,
- la prise en compte de la musicalité des mots permet de relier ceux qui ont la même sonorité (l'homophonie) dans une poétique de l'interprétation,
- la reconnaissance de l'espace vide comme producteur de sens, avec la règle des « lettres frontières » : d'après un commentaire midrashique, la loi reçue par Moïse était une suite continue de lettres sans aucun sens pour l'homme. Pour la rendre compréhensible, Moïse sépara les mots par l'insertion d'espaces vides : les coupures[23]. La règle des lettres frontières permet de construire de nouveaux mots en prenant la première et dernière consonne d'un mot ou bien la dernière consonne d'un mot et la première du mot suivant,
- les quatre niveaux de lecture : *Pshat* (littéral), *Remez* (allusif), *Drash* (allégorique), *Sod* (le secret) qui construisent avec leurs initiales le mot *PaRDeS* : le verger, le paradis de l'interprétation,
- le lien entre les lettres et l'arbre séphirotique (l'arbre de vie représente la matérialisation progressive de l'énergie pure, divine, dans le monde manifesté, paradigme de tout processus créatif) : le mot devient alors le lieu des vibrations (consonantes ou dissonantes) des différentes énergies spirituelles représentées par les lettres.

[22] *L'au-delà du verset* est le titre d'un livre d'Emmanuel Levinas (Levinas, 1982), dans lequel l'auteur souligne qu'en Hébreu, la lettre Lamed (le « L ») qui désigne l'étude a comme particularité, dans sa graphie, d'avoir une partie supérieure montant au-dessus de la ligne de tête des autres lettres.

[23] Commentaire repris par Marc-Alain Ouaknin dans sa conférence « *Le dialogue entre psychanalyse et Talmud* » (http://www.akadem.org/sommaire/themes/philosophie/judaisme-et-psychanalyse/jacques-lacan/le-dialogue-entre-psychanalyse-et-talmud-10-03-2006-6620_332.php).

À titre d'exemple, Marc Alain Ouaknin, à partir des premiers mots du premier verset de la bible (BeReHCHiT BaRaH HeLoHiM : Au commencement Dieu créa…), reconstitue une histoire familiale en retrouvant, cachés dans le texte, le père (HaV : dernière et première lettre de BaRaH, le B et V étant en hébreu la même lettre), la mère (HeM : première et dernière lettre de HeLoHiM, le fils (BaR : deux premières lettres de BeReHCHiT) et la fille (BaT : première lettre de BaRaH et dernière lettre de BeReHCHiT).[24]

On le voit, l'ensemble de ces règles et méthodes donne des possibilités illimitées d'ouverture du texte écrit. Pour éviter l'explosion du sens et du dogme, la nouveauté interprétative (le *Hidouch*) est soumise à la discussion critique des rabbins qui valident ainsi son ancrage dans l'esprit de l'enseignement traditionnel : « Certes, la révélation garantit la sainteté de n'importe quelle interprétation mais seulement pour celui qui se soumet à toute la tradition historique de l'interprétation» (Biale, 2001, p.204). Il s'agit donc ici de résoudre le conflit entre nouveauté et tradition dans une relation dialectique entre loi orale (*Torah SheBe'al Pe*) et loi écrite (*Torah SheBikhtā*), d'empêcher la réification du sens tout en maintenant un cadre traditionnel valide. En privilégiant la transmission d'une méthodologie de production de sens et non de contenus sémantiques fixes, l'herméneutique juive met l'accent sur une identité en mouvement projetée dans un futur non écrit qui refuse toute fixation du sens.

Communiquer l'incommunicable : la lueur du secret

Communiquer l'incommunicable reste pourtant la difficulté majeure des mystiques de toutes traditions qui se trouvent face au désir de communiquer leur expérience sans la dénaturer, d'exprimer une expérience de l'infini dans un langage fini (De Certeau, 1976). Si pour certains, l'essence de l'expérience mystique est le silence qui ne pourra, par définition, être approché par le langage[25], d'autres, comme Scholem ou Benjamin, vont affirmer (dans ce que l'on pourrait considérer comme une spécificité de la mystique juive) la nature divine du langage et reconnaître ainsi les expériences de création et de révélation comme *expériences linguistiques*. Scholem s'appuie pour cela sur le *Sepher Yetsira* (le livre de la création)[26] qui décrit la création du monde à partir des 22 lettres de l'alphabet et des 10 nombres primordiaux (les *séphiroth*). Ces lettres et ces nombres ne sont pas considérés comme des instruments créés par Dieu dans un but magique mais comme des émanations de son essence même. Comment cet alphabet divin devient à la fois langage de Dieu et langage de l'homme ? C'est la capacité de symbolisation qui va permettre de faire ce lien : le symbole va être comme une pièce à deux faces, une tournée vers Dieu et l'autre vers l'homme (« Le symbole mystique est la représentation exprimable de quelque chose qui est en dehors de la sphère d'expression et de communication. » (Scholem, 2007)). Dans la mesure où la source est un nom sans signification particulière, chaque mot de la Thora pourra alors être interprété d'une infinité de façons : « La quintessence de la révélation ne réside plus dans l'autorité des formulations qu'elle transmet, mais dans le nombre infini des interprétations

---

[24] http://www.akadem.org/sommaire/themes/philosophie/judaisme-et-psychanalyse/jacques-lacan/le-dialogue-entre-psychanalyse-et-talmud-10-03-2006-6620_332.php

[25] C'est le cas de la « mystique de l'expérience » développée par Martin Buber (Buber,1995).

[26] Le « Sepher Yetsira » (le livre de la création, IIe ou IIIe siècle,) fait partie avec le « Sepher Bahir » (le livre de la clarté, XIIe siècle) et le « Sepher Zohar » (le livre des splendeurs, XIIIe siècle) du corpus classique de la Kabbale.

auxquelles elle est ouverte. Le caractère de l'absolu se reconnaît à l'infinité de ses interprétations possibles » (Biale, 2001, p.203). Ainsi, « une tradition enracinée dans le langage, lui-même issu du langage de Dieu, est la source commune à toutes les générations » (Biale, 2001, p. 227).
Mais si, pour Scholem, «Publier les oeuvres maîtresses de l'ancienne littérature cabalistique est la meilleure garantie de son secret» (Biale, 2001, p.253), c'est bien parce que « Seul ce qui est enveloppé de mystère peut véritablement communiquer un mystère » (*Idem*). En publiant les textes de la Kabbale, Scholem indique le chemin vers le secret sans en faciliter sa compréhension ; en ne cherchant pas à simplifier sa pratique, il évite de transformer un processus créateur en objet fini, tout le contraire de ce que fait « la Kabbale » par ses vidéos. En divulguant une certaine Kabbale, celle-ci ne garantit pas le secret mais l'annule. En utilisant les mêmes termes Kabbale ou Zohar, « La kabbale » recouvre la kabbale traditionnelle par une chose du même nom mais qui est tout autre. Nous avons ici un parfait exemple de ce que le critique de cinéma Serge Daney (1944-1992) a théorisé sous le terme de « *visuel* » en opposition à l'« *image* » : le visuel, à la différence de l'image, est ce qui sert à ne plus regarder le monde, le visuel est une image qui vient à la place d'une autre que l'on ne veut plus voir, il vient couvrir les autres images et empêche celles-ci d'apparaître[27]. Ainsi le succès de « la Kabbale », venant couvrir la Kabbale, met en évidence la difficulté de se confronter au nom divin, qui est pensé dans le judaïsme comme sans signification mais pourtant source de toutes significations, principe dynamique empêchant le flux sémantique de se figer.

Synthèse conclusive

Nous avons vu, tout au long de cet article, les différences radicales entre le mouvement « la Kabbale » et l'approche traditionnelle de la mystique juive. L'analyse de ces différences conduit à poser la question d'une possible communication de l'expérience religieuse. La notion de « lueur », que nous avons évoquée plus haut, nous semble la métaphore la plus appropriée pour cela. Evoquer sans décrire, faciliter l'accès sans perdre le lien à l'expérience authentique dans son contexte historique et religieux. Comme nous l'avons vu, la spécificité de la mystique juive est de transmettre une méthodologie de construction d'un sens toujours renouvelé, qui fait d'elle une pratique essentiellement anti-dogmatique où l'absolu se reconnait non pas dans « l'autorité des formulations qu'il transmet », mais dans « l'infinité de ses interprétations possibles » (Biale, 2001, p.203), et cette pratique passe par le travail sur une langue : l'hébreu, considérée comme sacrée. Rappelons enfin que si Debord, qui a théorisé avec Gil J. Wolman (Debord, Wolman, 1956) la notion de détournement dans un cadre artistique, considérait que le détournement permettait de redonner vie à un langage figé par l'idéologie[28], inversement le « détournement » qu'opère le mouvement « la Kabbale » agit plutôt comme un « renversement de détournement » qui fige en idéologie le flux sémantique rendu possible par les outils de l'herméneutique hébraïque traditionnelle.

[27] Voir l'interview de Serge Daney : « Itinéraire d'un ciné-fils » datant de 1992, quelques mois avant sa mort (http://www.youtube.com/watch?v=m-hKv1WCfcQ).
[28] « Le détournement est le langage fluide de l'anti-idéologie» (Debord, 1967, thèse 208)

Bibliographie sélective :

Ashlag, Y. (2002). *A Speech in Celebration for the Conclusion of the Zohar*. Bnei Baruch Kabbalah Education and Research Institute Trans., C. Ratz, Published in original Hebrew as Maamar LeSium HaZohar in Kabbalah LaMathil. 2002. Israel: Bnei Baruch, pp. 28—36.

Biale, D. (2001). *Gershom Scholem, Cabbale et contre-histoire*, suivi de *Dix propositions anhistoriques sur la Cabbale*. Trad. J.-M. Mandosio. Paris : Editions de l'Eclat.

Buber, M. (1995). *Confessions extatiques*. Trad. Jean Malaplate. Paris : Grasset.

Chrétien, J. L. (1985). *Lueur du secret*. Paris : L'Herne.

De Certeau, M. (1976). *L'énonciation mystique* (http://www.fichier-pdf.fr/2013/02/13/de-certeau-enonciation)

Debord, G.-E., Wolman G. J. (1956). *Mode d'emploi du détournement* in Les lèvres nues N° 8.

Debord, G.-E. (1967). *La société du spectacle.* Paris : Buchet-Chastel.

Debord, G.-E. (1992). *Commentaires sur la société du spectacle.* Paris : Gallimard.

Ellul, J. (1977). *Le système technicien*. Paris : Calmann-Lévy.

Frommer, F. (2010). *La pensée PowerPoint. Enquête sur ce logiciel qui rend stupide*. Paris : La Découverte.

Laitman, M. (2008). *La Kabbale en toute simplicité : d'Abraham au BaaL Hasoulam* (http://www.vers-la-lumiere.net).

Levinas, E. (1982). *L'au-delà du verset : lectures et discours talmudiques*. Paris : Editions de Minuit.

Lipovetsky, G. (1989). *L'Ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain,* Paris, Gallimard.

Ouaknin, M. A. (1993), *Lire aux éclats : éloge de la caresse*. Paris : Seuil.

Scholem, G. (1960). *Les grands courants de la mystique juive*. Trad. M. M. Davy. Paris : Payot.

Scholem, G. (1988*). Le nom de Dieu ou la théorie du langage dans la Kabbale* in Le nom et les symboles de Dieu dans la mystique juive. Trad. M.-R. Hayoun et G. Vajda. Paris : Cerf.

Vidéo :

« *Qu'est ce que la Kabbale* » : http://www.kabbalah.info/fr/qu-est-ce-que-la-kabbale
« *Enter the Zohar* » : http://www.youtube.com/watch?v=_HJpXW6tERg